FHC 13088 c
Case
FC
12434

DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

PRONONCÉ LE MERCREDI 5 Août 1789,

Dans l'Égliſe Paroiſſiale de St. Jacques & des SS. Innocents, durant une Solemnité conſacrée à la Mémoire des Citoyens qui ſont morts à la priſe de la Baſtille, pour la défenſe de la Patrie;

PAR M. l'Abbé FAUCHET, l'un des quatorze du premier Comité Permanent, & Membre du Comité Proviſoire des Repréſentants de la Commune à l'Hôtel-de-Ville de Paris, Prédicateur Ordinaire du Roi, Vicaire-Général de Bourges, Abbé Commendataire de Montfort.

A LYON,

Chez FAUCHEUX, Imprimeur-Libraire, grande rue Merciere, près la rue Tupin.

M. DCC. LXXXIX.

THE NEWBERRY LIBRARY

DISCOURS

SUR LA LIBERTÉ FRANÇOISE,

Prononcé le Mercredi 5 Août 1789, dans l'égliſe paroiſſiale de St. Jacques & des SS. Innocents, durant une ſolemnité conſacrée à la mémoire des Citoyens qui ſont morts à la priſe de la Baſtille, pour la défenſe de la patrie.

Vos enim ad Libertatem vocati eſtis, Fratres.
Vous êtes appellés à la Liberté, Freres.
St. Paul, aux Galates. c. V. v. 13.

ILS ſont immortels dans nos cœurs & dans les ſouvenirs du genre humain, les citoyens, généreux qui ont ſacrifié leurs jours à la défenſe de cette capitale, à la conſervation de leurs freres, & à la liberté de la France. Mêlons aux chants funebres les cantiques du Triomphe, pour célébrer leur mémoire. La déſirable mort que celle qui donne la vie à tout un empire! L'airain tonnant du haut des remparts du deſpotiſme ſur les têtes innocentes, a réveillé la liberté publique. Le patriotiſme a embrâſé de ſes ardeurs divines les ames citoyennes. La trahiſon des fauteurs

de la Tyrannie a redoublé l'impétuosité du courage de nos vengeurs. Leurs mains mourantes ont saisi les palmes de la Victoire. Ils sont tombés, ces Héros patriotes ? mais ils ont laissé debout la France étonnée d'être libre. Un jour, une heure ont suffi pour détruire ce colosse de puissance arbitraire qui pesoit, depuis dix siecles, sur la plus intéressante nation de l'Univers. Justice éternelle ! vous aviez différé la vengeance : mais l'instant fixé dans vos décrets immuables, l'instant même où les oppresseurs de l'état devoient combler la mesure des forfaits, a été celui de la liberté Françoise. L'enfer ne pouvoit concevoir de projet plus affreux que celui de nos Tyrans ; le Ciel ne pouvoir ordonner de plus belle victoire que celle de nos libérateurs. Les impies qui dévoroient la patrie comme une proie facile, disparoissent à l'heure marquée par eux pour le carnage. Les citoyens prêts à être dévorés levent leur têtes parmi les ombres de la mort, frappent d'un seul coup l'aristocratie, forte de mille années de regne, de deux cents mille satellites armés pour la déstruction ; & l'aristocratie n'est plus ; & la patrie respire ; & des Pyrénées à l'Escaut, des Alpes à l'Océan, la France est libre ; & vingt-quatre millions de François sont des freres, des citoyens, des hommes sous un Roi qui sera toujours bon, & sous des Loix qui seroient nécessairement justes. Ah ! notre vocation est enfin remplie ; gloire

à Dieu ; nous ſommes appellés à la liberté, Freres ; *Vos enim ad Libertatem vocati eſtis, Fratres.*

La Liberté de la France eſt fondée ſur la juſtice ; cette grande vérité que nous allons développer ſuffit pour immortaliſer nos Freres immolés pour elle.

Tel eſt le tribut d'hommage que les honorables citoyens réunis dans le centre de cette grande cité, conſacrent par une voix, à qui le Patriotiſme prêtera peut-être les accents de l'Eloquence, à l'éternelle mémoire des Héros ſans ayeux, qui ont cimenté de *leur ſang la liberté* de la patrie.

NOTRE vocation à la Liberté, mes Freres, eſt ordonnée dans la Nature, dans la Religion & dans les plans de la Providence. Cette Liberté eſt donc acquiſe conformément à tous les principes de la juſtice, & ſes fondateurs méritent tous nos hommages.

La Nature ! comme elle étoit outragée par le Deſpotiſme ! Comme ce monſtre oppreſſeur de l'Humanité transformoit les Peuples en troupeaux d'eſclaves ! Il tyranniſoit les eſprits & les cœurs. Il défendoit la penſée & commandoit l'amour. Il ſe prévaloit de ſes ſuccès horribles : il croyoit entendre la voix publique, quand des êtres abrutis par la ſervitude, & mourants de faim, diſoient : « Oui, vous êtes nos bons maîtres ; nous n'avons pas droit de nous plaindre : oui, vous nous ren-

dez heureux, nous vous aimons ». Ainſi les deux puiſſances de l'entendement & du ſentiment qui compoſent l'eſſence même de l'homme, étoient ſous le Sceptre des Tyrans ; l'Humanité ſe trouvoit enchaînée juſque dans ſes éléments conſtitutifs, juſqu'au fond de ſes entrailles. En eſt-il encore, en eſt il un de ces vils adulateurs des hommes puiſſants, qui oſât continuer d'inſulter à la Nature, & de mentir aux droits du Genre Humain ? Ils applaudiſſoient, les miſérables, à cette tranquillité triſte & morne qui ſe maintenoit d'un bout à l'autre d'un grand Empire, ſous le regne de la terreur. Ils transformoient en vérités infaillibles, à l'oreille des Rois, les menſonges de la crainte. Oui, la paix régnoit par-tout, mais c'étoit la paix de l'eſclavage, qui eſt la mort de la Nature. Il faut le dire, & très haut, & juſque dans les Temples ; c'eſt la Philoſophie qui a reſſuſcité la Nature ; c'eſt elle qui a récréé l'eſprit Humain, & redonné un cœur à la Société. L'Humanité étoit morte par la ſervitude ; elle s'eſt ranimée par la penſée ; elle a cherché en elle-même, elle y a trouvé la Liberté : elle a jeté le cri de la Vérité dans l'Univers. Les Tyrans ont tremblé : ils ont voulu reſſerrer les fers des Peuples. Ils auroient égorgé la moitié du Genre Humain, pour continuer d'écraſer l'autre ; mais la Nature eſt invincible : dès l'inſtant qu'elle recouvre la vie, elle a la toute-puiſſance.

Sans doute il faut des Rois à de grandes Nations, mais des Rois librement inſtitués pour exécuter les Loix. Il faut des Loix à tous les Peuples, mais des Loix libremenr conſenties par la volonté publique. La Liberté n'eſt pas l'Anarchie ; elle eſt l'ordre. L'homme eſt un être intelligent ; qu'il penſe. Il eſt un être ſenſible ; qu'il veuille. Il eſt un être ſociable ; qu'il aſſocie ſes penſées aux penſées de ſes freres, ſes volontés aux volontés de ſes Concitoyens : du réſultat naîtront des Loix réelles, un gouvernement véritable, un Souverain puiſſant pour le bien, la Fraternité Civile, l'unité Nationale, la Liberté. Telle eſt la nature de l'homme ; tels ſont ſes droits.

Tous ceux qui concourent à rendre un Peuple libre, ſont donc les bienfaiteurs de la Nature. Philoſophes, vous avez penſé ; nous vous rendons grace. Repréſentants de la Patrie, vous avez élevé nos courages ; nous vous béniſſons. Citoyens de Paris, mes généreux Freres, vous avez élevé l'étendart de la Liberté ; gloire à vous. Sage Chef, digne Héros, que nous vous avons librement élus pour préſider tous les deux à l'ordre & à la défenſe de la Commune, dans cette Capitale de l'Empire ; ſoyez heureux de notre amour. Et vous, intrépides Victimes qui vous êtes dévouées pour le bonheur de la Patrie, ah ! recueillez, recueillez dans les Cieux, avec nos larmes de reconnoiſſance, la joie de votre Victoire.

Oui, Chrétiens, ce n'eſt plus ſeulement la juſtice de la Nature ; c'eſt celle de la Religion que nous devons reconnoître dans la Révolution qui nous rend libres : c'eſt dans les principes de l'Evangile que nous pouvons regarder nos Libérateurs comme les Martyrs du bien public.

Qu'ils ont fait de mal au monde, les faux Interpretes des divins oracles, quand ils ont voulu, au nom du Ciel, faire ramper les Peuples ſous les volontés arbitraires des chefs ! Ils ont conſacré le deſpotiſme, ils ont rendu Dieu complice des tyrans. C'eſt le plus granid des crimes. Que dit l'Evangile ? « Les Rois des Nations infideles dominent : freres, il n'en ſera pas ainſi parmi vous. » Il vous faudra paroître devant les Rois & ceux qui préſident ; ils vous commanderont l'injuſtice, & vous leur réſiſterez juſqu'à la mort. » Les faux Docteurs du Deſpotiſme triomphent, parce qu'il eſt écrit : « Rendez à Céſar ce qui eſt à Céſar. » Mais ce qui n'eſt pas à Céſar, faut-il auſſi le lui rendre ? Or, la Liberté n'eſt point à Céſar ; elle eſt à la Nature humaine. Le droit d'oppreſſion n'eſt point à Céſar, & le droit de défenſe eſt à tous les hommes. Les tributs, ils ne ſont au Prince que quand les Peuples y conſentent. Les Rois n'ont droit dans la Société, qu'à ce que les Loix leur accordent, & rien n'eſt à eux que par la volonté publique, qui eſt la voix de Dieu. Jeſus-Chriſt mourut pour le Genre humain, en

mourant pour ſa Patrie. C'eſt comme ennemi de Céſar qu'il fut immolé. C'étoit un faux prétexte dans les Déicides ; mais c'étoit, dans le Fils de Dieu, une grande leçon, & pour les Céſars, & pour les Peuples. Il s'étoit élevé contre les Ariſtocrates de la Nation : méditez cette importante Vérité, mes Freres. Il ne ceſſoit de dévouer à l'indignation publique les tyrans du Peuple, les exacteurs injuſtes des ſubſides, les deſpotes de la penſée, tous les oppreſſeurs. Les Ariſtocrates indignés, tromperent la multitude qui rampoit devant leur orgueil ; ils inſinuerent dans l'ame vile de leurs eſclaves, la rage qui les animoit contre le libérateur des hommes ; enfin, ô mes Freres ! je mourrois content, après avoir dit cette ſeule parole : C'EST L'ARISTOCRATIE QUI A CRUCIFIÉ LE FILS DE DIEU.

Et l'on n'aura pas le droit de réſiſter à l'injuſtice ! Et l'on ne devra pas défendre ſes Frères contre la furie des tyrans ! Et il faudra ſe laiſſer ravir juſqu'au premier des biens, plus précieux que l'exiſtence même ; puiſque, ſans lui, elle eſt un ſupplice, la liberté de ſa conſcience pour adorer des oppreſſeurs ? Ah ! l'on ne peut plus entendre ces impoſtures ſacrileges, qui preſcrivent au nom de Dieu ce que Dieu défend par toutes ſes Loix & par tout ſon être. Il eſt la ſource de toute juſtice, & il n'autoriſe aucune iniquité ſur la terre. « Honorez le Roi, » ſans doute ; mais eſt-il une Nation qui l'honore davantage que la Nation Françoiſe ? « Obéiſſez à ceux

qui commandent : » Oui ; mais à ceux qui commandent ce qu'ils doivent commander ; ſi leurs ordres ſont injuſtes, réſiſtez & réſiſtez juſqu'à mourir pour la Liberté de la Patrie. Voilà l'Evangile, mes Frères ; toute autre Religion eſt une impiété.

Nous avons donc ſuivi les vrais principes du Chriſtianiſme, en offrant notre vie pour ſauver nos Frères ; en reſaiſiſſant les droits de la Nature, ſi long temps violés ; en repouſſant les tyrans prêts à s'aſſouvir de carnage ; en détruiſant l'antre effroyable où le deſpotiſme dévoroit en dedans ſes victimes, tandis que, du ſommet, il nous menaçoit ſans ceſſe de tous ſes foudres. Ceux qui ſont morts dans cette action immortelle, ſont donc les vrais martyrs de la Patrie ; car il eſt écrit, auſſi dans l'Evangile, que perſonne n'a une plus grande charité que celui qui donne ſa vie pour ſes Frères. La multitude des péchés qui avoient pu auparavant échapper à leur foibleſſe, eſt couverte par cette Charité Divine. *Nemo majorem caritatem habet.*

Portons plus avant nos penſées, & voyons la juſtice de la Providence dans l'établiſſement ſoudain de la Liberté Françoiſe.

Qu'elle eſt adorable la Providence ! Quand ſes moments arrivent, que ſes jugements ſont terribles pour les grands crimes de la tyrannie, & favorables aux bons peuples long temps opprimés ! Comme elle eſt juſte

dans toutes ſes voies! Nous ne ſuivons pas le développement ſucceſſif de ſes plans dans le Gouvernement de la France. L'inſtant de notre liberté ſuffit à notre admiration & à notre amour.

L'Ariſtocratie, dans une longue poſſeſſion d'abuſer du nom du Souverain pour exercer ſon Deſpotiſme, avoit cumulé toutes les horreurs ſur nos têtes. L'Aſſemblée Nationale devoit être annéantie, la Capitale dévaſtée par le fer & le feu, chaque Province arroſée de ſang; & les Ariſtocrates fondoient un regne éternel ſur la ruine entiere des créanciers de l'Etat, & ſur les débris de tout l'Empire. Le meilleur des Rois ignoroit ces projets exécrables. Cependant, ſous prétexte d'appaiſer quelques troubles que ces grands ſcélérats avoient excités eux-mêmes dans la Capitale, des armées traînant avec elles tous les inſtruments de la deſtruction nous environnoient. Les convois de grains venus à grands frais de l'étranger, & attentivement aſſurés par cet homme ſublime, ce génie unique au monde, que la Providence & notre amour avoit replacé au centre de l'Adminiſtration étoient detournés en faveurs des Troupes meurtrieres, & la famine menaçoit du dernier fléau cette Ville immenſe. Il falloit d'abord écarter ce grand Adminiſtrateur qui étoit la ſeconde Providence du Royaume: on l'écarte de nuit; on le pouſſe, le glaive étendu ſur ſa tête, hors de nos limites.

Nos regards juſqu'alors incertains, découvrent, à l'inſtant même, toutes les horreurs dont nous ſommes menacés. Mais le ciel a tout prévu. Il a permis qu'il exiſtât un centre de réunion dans la capitale. Les citoyens, électeurs des repréſentants de la patrie avoient des aſſemblées formées. On s'y porte en foule. On en nomme quatorze pour adminiſtrer dans ce moment déciſif la choſe publique. Grace à mes freres, ils honorent mon patriotiſme : je ſuis un des premiers entre ceux qu'ils jugent capables de ſe dévouer pour la liberté : O Dieu ! je vous bénis ; je n'ai point trompé leur eſpérance. Ma vie ne m'étoit rien. Je l'aurois ſacrifiée mille fois pour la patrie. Tous les quartiers de cette grande ville ſe réuniſſent chacun comme un ſeul homme. La garde Nationale de Paris eſt formée en un inſtant, en un clin-d'œil, au ſon de l'airain des temples, *in inctu oculi*, *in noviſſimâ tubâ*.

Cependant la forteresſe foudroie les peuples. Nous apprenons cet attentat dans le palais de la commune. Les globes encore brûlants ſont mis ſous nos yeux. Mon ame s'embrâſe de tous les feux du courage : je propoſe à mes collégues, animés d'une égale ardeur, le décret qui ordonne au commandant de remettre, ſans verſer le ſang des citoyens, cette place homicide, ſous la garde de la cité. On me défere la gloire d'être porteur de ce décret, avec l'ancien préſident de nos aſſemblées, & deux autres de nos généreux freres. Nous volons à travers les périls : nous nous plaçons

ſous l'artillerie fulminante : nous écartons ; par des prieres, les peuples déſeſpérés, qui eſſayoient, à coups perdus, d'atteindre au ſommet des crénaux, les lâches aſſaſſins qui faiſoient pleuvoir la mort. Nous élevons alors le décret pacifique. Un juriſconſulte, un prêtre revêtus de toutes les livrées de la paix, devoient être entendus, même pour l'intérêt des homicides de la patrie. On nous répond par tous les feux de la guerre. Nous revenons trois fois avec une intrépidité toujours nouvelle. Oh ! avec quelle joie nous ſerions morts pour ſauver la vie de nos concitoyens ! Trois fois la réponſe à nos ſommations paiſibles part des tubes foudroyants. La vie nous reſte, comme par un miracle de la Providence. Une ſeconde députation, avec un ſignal plus intelligible encore, s'il eſt poſſible, avec un drapeau incliné, n'a pas d'autre ſuccès.

Alors nous portons le décret ſuprême. Allez, guerriers intrépides, invincibles Gardes-Françoiſes, dignes d'un ſi beau nom, que vous avez déjà juſtifié, en vous rangeant du côté de la patrie contre ſes oppreſſeurs : Allez, braves Athletes du faubourg St. Antoine, troupe Nationale à peine exiſtente, & déjà ſûre du triomphe : Allez, généreux volontaires de tous les diſtricts & de toutes les claſſes, héros en naiſſant, dès la premiere heure, mûrs pour la victoire. Nous parlons, & c'en eſt fait. La premiere défenſe du fort eſt ſaiſie ; l'emplacement du gouverneur eſt en notre pouvoir ; de l'intérieur de la place,

il parle de ſe rendre : bons citoyens ! juſques dans l'emportement du ſuccès, vous ſuſpendez vos courages ; une multitude attentive ſe preſſe dans les foſſés & les cours envahis : & alors, ô comble de perfidie ! trahiſon à jamais exécrable ! toute la Forteresſe tonne ; toutes les bouches de l'airain vomiſſent les plombs meurtriers ſur vos têtes. Fureur ſacrée d'un Dieu vengeur, embrâſez les ames de nos Guerriers ! tombez ſous leurs coups redoublés & terribles, chaînes énormes, ponts menaçants, portes effroyables ! — Elle eſt priſe. — Elle eſt à nous. — Ils entrent en foule, les Citoyens vainqueurs, dans les affreux cachots du Deſpotiſme ; ils arborent, ſur ces tours ſourcilleuſes, d'où dominoit la tyrannie, l'étendard de la Liberté. Les traîtres ne ſont plus. La Patrie conçoit à peine ſon bonheur : elle eſt comme épouvantée de ſon ſuccès. On croyoit qu'il falloit du temps pour cette grande Conquête. Du temps ! s'il en avoit fallu, mes Freres, nous périſſions ſans reſſource ; c'étoit l'heure indiquée par les Ennemis de l'Etat, pour égorger la Patrie. Providence ! Providence ! nous vous adorons dans nos tranſports ! Vous combattiez pour nous : vous vengiez, en une minute, les crimes de vingt Regnes, & vous préveniez un crime immenſe, qui, au même inſtant, devoit les ſurpaſſer tous.

Elles diſparoiſſent, elles fuient de toute part, les Armées préparées au carnage. Notre bon Roi a reconnu les projets atroces des Ariſtocrates qui trompoient ſon amour. Il accourt

ſeul au milieu des Repréſentants de la Nation ; il leur annonce qu'il a chaſſé toute cette tourbe impie, qui lui cachoit ſon Peuple & trahiſſoit ſa Puiſſance. Il approuve tout ce qu'on a fait pour le ſalut de l'Etat. Cette nouvelle, qui comble nos vœux, eſt apportée par l'Aſſemblée Nationale elle-même, au ſein de la Capitale : tous les cœurs nagent dans la joie. Le Roi en perſonne, ce Roi ſi chéri, ſi digne de l'être, paroît bientôt, ſans autre Garde que ſon amour & le nôtre, parmi ſes Enfants armés pour la Patrie. Il paſſe, admirant l'ordre impoſant, la contenance majeſtueuſe de cent mille ſoldats créés en un ſeul jour, & comme tombés des cieux, pour honorer l'entrée triomphale du ſouverain d'un peuple libre. Des acclamations qui ſemblent réſonner de toutes les parties de l'Empire, & former une voix unique de toutes les voix de la France, compoſent le concert de la Liberté. J'ai dit.

O nobles Freres ! Vertueux concitoyens ? Immortels amis ! Nous ſerons dignes de notre bonheur. Nous ne déshonorerons pas la plus étonnante, la plus heureuſe Victoire qui ait été remportée depuis l'origine du monde. Les mouvemens terribles qui ont pu ſeuls l'opérer, ſe compoſeront avec ſageſſe, & ne conſerveront que la force de l'ordre & le bonheur de l'unité. François, généreux François ! les Loix ſeules, ces Loix ſacrées qui exprimeront la volonté publique, régleront à l'avenir les vengeances de la patrie & les Juſtices de la Nation. Martyrs de la France ! vous n'avez

plus dans les Cieux d'autres désirs : vos Freres, que vous laissez libres sur la terre, les exauceront. Ah ! les Mœurs vont être créées : la Religion, rendue à sa pureté native, va reprendre, sur toutes les ames anoblies, son légitime empire ; nous serons à-la-fois, c'est notre destinée dans les plans de la Providence, le plus libre & le plus doux, le plus courageux & le plus aimable de tous les Peuples. La France sera le modele des Nations & l'institutrice de la vraie Liberté dans l'Univers.

Vive la Nature & tous ses bons sentiments ! Vive la Patrie & tous ses bons Citoyens ! Vive l'Etat & son bon Roi, à qui nous serons à jamais fideles ! Vive le Gouvernement & son bon Ministre qui est rendu pour toujours à nos vœux ! Vivent les Loix & leurs bons Instituteurs, dans l'assemblée de la Nation ! Vive la Commune de Paris & son bon Chef, qui a le génie de la Liberté comme le génie de la Science ! Vivent les Gardes Nationales & tous les bons Soldats de la Patrie ! Vive le Héros, Libérateur de l'Amérique, qui s'essayoit pour être le Libérateur de la France ! Vive la Religion des Freres ! Vivent les belles Mœurs ! Vivent les François ! Vive la Liberté ! Gloire à Dieu qui nous a rendu libres.

Ainsi soit-il.

F I N.